



## Les nouveaux espaces ou quelques figures du non-lieu dans le roman français du XIX<sup>e</sup> siècle

---

Clément LOUA

Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

[louaclement2016@yahoo.fr](mailto:louaclement2016@yahoo.fr)

**Résumé :** La modernité met en évidence de nouveaux rapports entre l'homme et son milieu. Dans une perspective d'étude de la spatialité, cette contribution porte sur le concept de nouveaux espaces théorisé par l'anthropologue français Marc Augé qui appréhende l'espace sous de nouveaux paradigmes : les non-lieux. Elle tente de catégoriser les formes de ces nouveaux espaces dans la création romanesque du XIX<sup>e</sup> siècle selon qu'ils sont déterminés par la fixité ou par la mobilité.

**Mots-clés :** espace, non-lieux, rues, bateau.

**Abstract :** Modernity highlights a new relationship between man and his environment. In a perspective of studying spatiality, this contribution concerns the concept of new spaces theorized by the french anthropologist Marc Augé who apprehends space under new paradigms : non-places. She tries to categorize the forms of these new spaces in the novel creation of 19<sup>th</sup> century according to whether they are determined by fixity or by mobility.

**Keywords :** space, non-places, streets, Boat.

### Introduction

Avec l'évolution et les mutations perpétuelles constatées dans les sociétés, les rapports de l'homme au monde sont constamment redéfinis. L'espace, qui révélait autrefois presque exclusivement du domaine de la géographie et de l'anthropologie, est aujourd'hui récupéré et exploité par d'autres domaines de connaissance (les mathématiques, la littérature...). L'étude de la spatialité en rapport avec le processus d'urbanisation des villes a révélé l'existence de nouveaux espaces désignés sous le vocable de « non-lieu ». Ces lieux, en réalité, le dépassement des espaces classiques se présentent comme des endroits de routine d'un point de vue anthropologique contrairement aux lieux classiques (habitations, demeures, domiciles). Les non-lieux, dans la perspective de Marc Augé, désignent « *aussi bien les installations nécessaires à la circulation (voies rapides, échangeurs, aéroports) que les moyens de transport eux-mêmes ou les grands centres commerciaux, ou encore les camps de transits prolongé [...]* » [Marc Augé : 1992, p. 48]. De retour sur les non-lieux en 2010, il souligne encore que

les grandes villes se définissent d'abord par leur capacité à importer ou exporter les hommes, les produits, les images et les messages. Spatialement, leur importance se mesure à la qualité et à l'ampleur du réseau d'autoroutes ou de voies ferroviaires qui les rapproche de leurs aéroports.

Augé M. [2010, p. 171]

Le processus d'aménagement des espaces en zones urbaines est en partie à l'origine de l'abondance des non-lieux. Ces lieux permettent la circulation, les rassemblements et servent d'espace de changement et de transit. Ce sont ces catégories spatiales que nous étudions à partir de trois romans de Jules Vallès (1832-1885) : *L'Enfant*, *Le Bachelier* et *L'Insurgé*<sup>1</sup>. Quelles sont les différentes typologies de ces nouveaux espaces enfouis dans les trois romans ? Nous les envisageons selon qu'ils sont propices à la circulation, au changement et au rassemblement et selon qu'ils ressortent de la mobilité et de la fixité en nous appuyant sur l'approche de Marc Augé.

## 1. Les non-lieux fixes

Les non-lieux fixes sont cette catégorie de lieux caractérisée par la fixité. Ce sont des espaces immobiles ou statiques grouillant de monde. Ils facilitent les mouvements incessants (les allers et retours) des individus et permettent un changement du corps et de l'esprit. C'est pourquoi,

Ce que nous nommons les non-lieux de changement sont marqués par la fixité et sont rythmés par le croisement des mouvements humains. Ils se caractérisent de ce fait par une sorte de magnétisme dont l'effet induit attire les sujets humains. Ces non-lieux s'incarnent dans les lieux de passage éphémère et transitoire, se modélisant par leur fixité.

Traoré [2016, p. 143]

Dans l'œuvre vallésienne, ces types d'espaces fixes sont constamment fréquentés par les personnages. Certains sont ouverts et d'autres fermés.

### 1.1. Les cafés, restaurants et bars

Les cafés, les restaurants et les bars en tant qu'espaces publics contribuent à la reconstitution du topo vallésien. Ces lieux sont constamment fréquentés par les personnages et facilitent le rassemblement au même titre que certains espaces classiques (les places et les rues). Seulement, les différentes rencontres d'individus sur ces lieux, chez Jules Vallès, sont à d'autres fins et sont représentés par deux grandes figures : « le café Molière » et « American bar ».

Dans *Le Bachelier*, les cafés sont des espaces de rencontres entre les jeunes issus soit de l'aristocratie soit de la bourgeoisie ou de la « haute classe ». Ils sont semblables aux salons autrefois prisés qui servaient d'espace d'échange et de causerie. Le narrateur autodiégétique, bien qu'étant de la petite bourgeoisie, pendant son séjour à Nantes, se rend au « café Molière » en compagnie de son ami Legrand. C'est un espace prisé par les jeunes riches. Ceux-ci y viennent en grand nombre pour y dépenser leur fortune en compagnie de jeunes filles « de

---

<sup>1</sup> Jules Vallès, 1992, *L'Enfant*, Le Livre de Poche, Paris.  
....., 1970, *Le Bachelier*, Garnier-Flammarion, Paris.  
....., 1970, *L'Insurgé*, Garnier-Flammarion, Paris.

joie ». C'est l'image d'un milieu de concurrence, du « m'as-tu vu », du plus offrant et de duel que nous présente le narrateur. Celui-ci affirme :

(1)-« Nous allons au *café Molière*. Un café célèbre, le café de la jeunesse dorée. Là se trouve toutes les têtes brulées de la ville. Des garçons qui mangent leur fortune. Je ne savais pas qu'il eût cette race de gens dans ce pays. Je n'aurais pas eu des évanouissements de courage et d'espoirs si profonds, si j'avais connu ce monde inquiet et fiévreux – bourreaux d'argent, crèveurs de chevaux, entreteneurs de filles, crânement batailleurs et duellistes. Je n'ai pas de fortune à manger – mais ce voisinage me va ! [...] Je me suis senti à l'aise tout de suite dans ce café, avec ces gens ». [Vallès : 1970, pp. 149-150]

Il est évident que Jacques Vingtras issu de la classe moyenne est très admiratif de ce style de vie importé dans les cafés. Ce dernier, jusque-là à la recherche d'un mieux-être social, s'étonne qu'il puisse exister un tel groupe d'individus nantis prêts à faire des soirées couteuses pendant qu'il y en a qui continuent de « crever de faim ». Le narrateur-personnage principal n'hésite pas à dépeindre ce style de vie. Malgré son regard critique vis-à-vis de ce comportement, il semble envier cette jeunesse bourgeoise. De *Le Bachelier* à *L'Insurgé*, c'est de cette vie d'opulence presque idéalisée dont il rêve.

Il en est de même pour cet autre non-lieu fixe fermé, « American bar ». Un lieu d'opulence et de démonstration de la puissance financière. Lorsque Jacques Vingtras revient de Nantes, il importe avec lui cette manière de vivre dans la capitale française. Ce style de vie prend peu à peu une place de choix dans ses habitudes au point de visiter, à son tour, les restaurants, les bars et les cafés de la ville. Dans le bar américain c'est le désir ardent de paraître et de plaire qui est mis en évidence à travers les belles tenues vestimentaires de marque et des objets de valeurs. Contrairement à l'énoncée relatif au café Molière où le narrateur-personnage principal n'était qu'un sujet passif, observateur et admirateur de la folie des grandeurs bourgeoises, cette fois, c'est un sujet actif. On peut lire par exemple :

(2)-« Nous avons été promenés nos beaux habits sur les boulevards. Il y a un bar américain, près du passage Jouffroy, où la mode est d'aller vers quatre heures. Des boursiers, à diamants gros comme des châtaignes, des viveurs, des gens connus, viennent là parader devant les belles filles qui versent les liqueurs couleur d'herbe, d'or et de sang. Ils font changer des billets de banque pour payer leur absinthe. Je ne déplaïs pas, paraît-il, à ces filles ». [Vallès : 1970, pp. 214-215]

De ce qui précède, nous remarquons que tout comme le « café Molière », « American bar » est un lieu de rencontre entre les personnes de la haute société avec des fortunes énormes qu'ils se plaisent à dépenser pendant des soirées en compagnie de filles. Ainsi, ces deux non-lieux sont-ils pleins de sens et permettent à Jules Vallès de dénoncer les inégalités dans la répartition des ressources entre les couches sociales. Dans ce café, deux catégories de jeunes issus

de milieux presque différents cohabitent. La première nantie jouit d'un pouvoir financier sous le regard passif et convoiteur de la seconde. C'est l'image d'une société hiérarchisée transposée dans cet endroit.

## 1.2. *Les hôtels*

Dans les récits vallésiens, les hôtels font partie intégrantes des nouveaux espaces fixes. Ce sont des lieux provisoires d'accueil réservés aux publics. L'on y séjourne de façon temporaire. C'est un lieu de repos, d'escale et souvent même d'échange à cause de certains endroits parfois aménagés en leur sein. Dans l'œuvre vallésienne, l'espace hôtelier est un cadre servant de décor narratif. Les hôtels sont presque omniprésents dans les trois textes. Chacun des personnages a plus d'une fois vu ou est entré dans cet édifice. Les nombreux hôtels dans les textes conservent pour la plupart leur attribut d'espace de transit. Dans *L'Enfant*, lorsque la famille Vingtras déménage de Saint-Étienne à Nantes, elle et ses compagnons de route, arrivés à Tours un peu plus tard la nuit, n'ont de choix que de chercher une chambre. L'espace de prédilection fut un hôtel. L'énoncé suivant en est une illustration:

(3)-« Nous voici à Tours: on relâche ici. M. Chanlaire connaît un hôtel pas cher. Nous irons tous. Si l'on veut [...] Et, dix minutes après le débarquement, nous arrivons au Grand Cerf [...] Le lendemain matin nous reprenons le bateau. » [Vallès : 1992, pp. 228-229]

Le non-lieu hôtel, dans ce cas, devient un espace d'escale, de repos et de passage temporaire pour les personnages avant de continuer le périple.

Certes dans *Le Bachelier*, ce rôle assigné aux établissements hôteliers est le même mais un peu différent si l'on prend en compte le facteur « durée » en tant que temps mis. En effet, dans l'énoncé ci-dessus extrait de *L'Enfant*, les individus ne font qu'une nuit lors de leur passage au *Grand Cerf*. Dans *Le Bachelier*, Jacques Vingtras, et la plupart de ses camarades ont élu domicile dans des hôtels. Ce qui prolonge la durée du séjour de l'occupant bien que cela n'enlève rien à son caractère provisoire. C'est le cas de Roanny et Matoussaint :

(4)-« HOTEL LISBONNE,  
4 rue de Vaugiraud... Hôtel Lisbonne ? ...  
Je demande M. Roanny.  
"Il n'y est pas."

- ... Vous Connaissez M. Matoussaint ?

"... Il demeure en haut, à côté de M. Roanny. » [Vallès : 1970, p. 62]

Les espaces hôteliers participent, en plus de l'aspect hébergement, de la rencontre de certains personnages. Déjà avec l'énoncé précédent, c'est dans un hôtel que Vingtras, à la recherche de son ami Roanny, apprend que Matoussaint réside dans ce même établissement. Ce non-lieu facilite ainsi le croisement des « chemins » des personnages. Le personnage principal, résident à l'hôtel des

Mouton, fait la connaissance d'Alexandrine Mouton, son amoureuse parisienne, la fille du propriétaire de l'hôtel de la monnaie dont il relate les beaux instants passés dans cet édifice à travers le passage suivant :

(5)-« Je passe à l'hôtel du père Mouton une vie bien heureuse, entre l'amour et la politique, entre la tête brune d'Alexandrine et le buste de la liberté. » [Vallès : 1970, p. 82]

Par ailleurs, la multiplicité des hôtels dans les textes vallésiens, comme une boussole, permet à certains personnages de s'orienter dans la grande ville de Paris. Cela est possible dans le sens où les hôtels sont des endroits de passage de nombreuses personnes. De ce fait, ces endroits deviennent des repères permettant de se situer. De plus, arrivée à Tours dans *L'Enfant*, c'est lorsqu'elle aperçoit un hôtel que Madame Vingtras confirme leur entrée dans la ville :

(6)-« Nous sommes prêts du pont en fil de fer, je lis au fond Hôtel de la fleur. - C'est Nantes. » [Vallès : 1992, p. 232]

En somme, les hôtels sont des espaces d'hébergement temporaire, de séjour souvent prolongé. Ce qui met en relief l'aspect transitoire de ce lieu et lui donne l'attribut d'espace nouveau.

### 1.3. *Les rues*

Les rues sont des nouveaux espaces inscrits dans la catégorie des non-lieux fixes ouverts. Pendant que les villes et les provinces sont le fait de l'aménagement d'un pays, les rues quant à elles, naissent souvent des travaux de l'organisation de l'espace urbain. Elles facilitent l'accès aux quartiers et sont tracées en vue d'une modernisation du paysage des villes. Les rues sont des espaces ouverts avec des limites presque incertaines, peu précises mais connues de façon approximative. Dans un quartier ou une ville, les rues facilitent la circulation des individus. Elles commencent quelque part et se terminent à un autre bout ; limitées le plus souvent dans les mégalo-poles, à gauche et à droite, par des habitations ou autres constructions élevées de part et d'autre. En d'autres termes :

La rue est un espace ouvert et limité, ouvert sur les deux issues, par lesquelles on arrive et on s'en va, à l'intérieur desquelles on stationne, on circule, on fait des rencontres, on est interpellé ; limité, clos, sur ses côtés, par les maisons, les murs, les palissades.

Mitterand [2012, pp. 195-196]

Georges Perec, lui, donne une définition de la rue en ces termes:

L'alignement parallèle de deux séries d'immeubles détermine ce que l'on appelle une rue. La rue est un espace bordé, généralement sur ses deux longs côtés, de maisons ; la rue est ce qui sépare les maisons les unes des autres, et aussi ce qui permet d'aller d'une maison à l'autre, soit en longeant soit en traversant la rue.

Perec [2000, p. 93]

Chez Jules Vallès, les rues sont très nombreuses d'une ville à l'autre. Dans cette constellation, le narrateur prend la peine d'indiquer les différentes rues sur lesquelles se déroulent les actions en les nommant parfois. Ce constat est beaucoup fréquent quand il s'agit des rues parisiennes. En plus, la plupart d'entre elles sont marquées et identifiables dans le Paris réel. Plusieurs exemples illustrent ce constat :

(7)-« J'enfile du regard cette rue qui d'un côté mène au collège, de l'autre à la place Marengo : qui me rappelle le plaisir, la peine, les longues heures d'ennui et les minutes de bonheur. » [Vallès : 1992, p. 205]

ou encore :

(8)-« Rue Coq-Héron. Le journaliste nous mène un soir à l'imprimerie, dans le rez-de-chaussée noir où le journal se tire ; il est l'ami d'un des ouvriers. » [Vallès : 1992, p. 338]

Dans le premier énoncé, le narrateur est encore à Saint-Étienne lorsqu'il parcourt cette rue. Dans le second, il se trouve à Paris. À l'instar de plusieurs autres énoncés similaires, les noms des rues sont soit mis en évidence en position de sous-titre soit inclus dans les propos des personnages ou du narrateur comme c'est le cas dans les références suivantes. Plusieurs autres rues sont mentionnées : (9)-« rue Vavin » [p. 268], (10)-« rue saint-Dominique » [p. 240], (11)-« rue Saint-Jacques » [p. 72], (12)-« rue de Flandre » [p. 201] dans *L'Insurgé* ; (13)-« rue Suger » [p. 190], (14)-« rue Saint-Roch » [p. 191] dans *Le Bachelier*. Avec l'évocation des rues parisiennes dans la trilogie, l'on a l'impression de consulter la cartographie de la capitale française. Telle que donnée aux lecteurs, elles permettent aux personnages de se situer dans cette mégalopole. Ce non-lieu permet au narrateur de trouver ou de retrouver les maisons, les habitations ou d'autres endroits. C'est ce que l'on constate dans *Le Bachelier* et dans *L'Insurgé* :

(15)-« Eh bien, voici une lettre pour M. Entetard, rue Vanneau [...] je prends la lettre pour me M. Entetard, je me dirige rue Vanneau. » [Vallès : 1970, p. 180],

(16)-« Je n'ai qu'une ressource, aller trouver Matoussaint, l'ancien camarade qui restait rue de l'Arbre-Sec. S'il est là, je suis sauvé. » [Vallès : 1970, p. 54]

Par endroit dans *L'Insurgé*, les rues sont désignées par rapport métonymique :

(17)-« La rue d'Angoulême tient encore. » [Vallès : 1970, p. 289]

Dans cet énoncé, la rue Angoulême, un espace, désigne en réalité une troupe de fédérés combattant lors de la révolution parisienne. Les rues

participent activement de l'évolution de l'intrigue car la plupart des mouvements de foules et même les actes de répression à l'égard des insurgés y ont pour lieu de réalisation la rue. C'est donc un non-lieu spécifique dans la trilogie.

#### 1.4. *Les places*

Ce non-lieu fixe ouvert à l'instar des rues, domine aussi l'espace des romans de Jules Vallès. Les places sont le prolongement des rues parce que les rues ont tendance à souvent déboucher sur les places. C'est par les rues que l'on accède aux places ; c'est par elles que l'on les quitte. Elles sont d'une densité remarquable dans la trilogie. En tant qu'espaces publics que l'on a l'habitude de voir dans les grandes villes ou agglomérations, les places ont tendance à attirer les masses. C'est sur ces lieux que se tiennent les rassemblements, les manifestations et les mouvements de foule y sont fréquents. Dans *Le Bachelier*, suite à l'interdiction des enseignements de Michelet, Jacques Vingtras et ses camarades étudiants organisent une manifestation contre la suppression desdits enseignements. Cette marche commence de la place du Panthéon pour finir à la place Bourgogne. Peu de temps après, une autre manifestation prend le relais toujours à la place Panthéon pour se terminer à la Sorbonne. Cette fois, cette série d'événements est relatée dans cet extrait :

(18)-« Place Panthéon

Noire de monde, la place [panthéon], cette fois ! C'est plein de mouvement et de vie. La première manifestation, malgré son malheur, a été un bon champ de manœuvre. On a déjà fait campagne. Il pleuvait alors ; aujourd'hui le soleil flambe. On était trois cent, on va être deux mille ! Nous verrons ce que c'est que les Écoles sans la pluie ! [...]

Matoussaint monte les marches du Panthéon, met sa main en abat-jour sur ses yeux, embrasse la foule d'un regard et descend, grave comme un Gracque venant du capitole : il va donner le signal. Vallès. » [Vallès : 1970, p. 97]

Plusieurs autres places assurent ces mêmes fonctions dans *L'Insurgé* : ce sont la place Vendôme, la place de l'Hôtel de Ville, la place des trois bornes, la place du Palais-Bourbon, la place Voltaire et la place de la Concorde. Elles accueillent le monde et conservent la fonction principale : celle de ressembler les individus. La place Voltaire dans l'énoncé suivant en est une illustration :

(19)-« Place Voltaire, Mairie du XIe

[...] Tout le monde est mêlé, officiers, simples gardes, porteurs de képi à un ou plusieurs filets, ceintures à glands blancs ou à glands jaunes, membres de chez nous ou du comité central – c'est tout le monde qui délibère. Un lieutenant, débout sur une table, demande qu'on établisse un cordon d'outranciers autour de l'arrondissement et qu'il soit décrété que personne ne le franchisse. » [Vallès : 1970, pp. 281-283]

Le 18 mars, lorsque les places sont vides de monde, par moment, le narrateur s'étonne qu'elles le soient parce que dans la trilogie, ces lieux ne désemplissent presque pas. Ils sont toujours bondés d'individus surtout en période d'insurrection :

(20)-« La place de l'Hôtel de Ville est déserte ; je croyais que nous la trouverions bondée de foule et frémissante, ou toute hérissée de canons la gueule tournée vers nous. Elle est au contraire, muette et vide; il n'y a pas encore de gas d'attaque là-dedans – pas même le téméraire qui, avec l'audace de sa conviction fait prendre feu à tout le forum, comme l'allumeur à tout un lustre ! » [Vallès : 1970, p. 224]

De ce qui précède, nous constatons que les places sont des lieux d'attroupement. Par conséquent, elles sont des espaces propices pour prêcher l'insurrection et la révolte à cause des mouvements de foules qu'elles accueillent.

Un autre aspect en rapport avec ce non-lieu fixe ouvert est le choix de leur dénomination. Ce fait n'est pas propre aux places mais s'applique également aux rues, aux avenues, etc. En effet, la plupart des noms de places sont données en fonction de leur proximité avec certains monuments, établissements ou édifices célèbres. Ce qui est peut-être le fait de l'histoire. La place de la Concorde en est un exemple. C'est une place emblématique non seulement pour la France, mais pour la ville de Paris. Elle est la plus grande place de la capitale française et le signe de la réconciliation de tous les français suite aux nombreuses périodes de terreurs survenues. Cette place est encore localisable dans le Paris contemporain ; précisément dans le huitième (8<sup>e</sup>) arrondissement entre le jardin des tuileries et les Champs Élysées. Pour l'effet de proximité, la place du Panthéon, la place Voltaire ou place Léon-Blum et la place de l'Hôtel de Ville sont respectivement proches du Panthéon, du boulevard Voltaire et de l'Hôtel de Ville.

## **2. Les non-lieux mobiles**

Contrairement aux non-lieux fixes, les non-lieux mobiles rassemblent un certain nombre d'espaces caractérisés par le mouvement. Ce sont précisément des espaces mouvants (roulant ou volant) empruntant des voies routières, maritimes, ferroviaires, terrestres ou même aériennes. Ils servent pour la plupart au déplacement des individus ou des objets d'un endroit à un autre souvent sur de longues distances. Le personnage principal dans le récit effectue dans le récit de nombreux voyages soit avec ses parents soit de façon solitaire à travers des moyens de transports divers. Ces moyens de locomotion sont utilisés en fonction de la distance (qu'elle soit longue ou courte).



### 2.1. *Le train*

Contrairement aux non-lieux fixes, les non-lieux mobiles rassemblent un certain nombre d'espaces caractérisés par le mouvement (roulant ou volant) empruntant des voies routières, maritimes, ferroviaires, terrestres ou même aériennes. Ils servent, pour la plupart, au déplacement des individus ou des objets d'un endroit à un autre.

Le train en est la première figure. Le mouvement de ce moyen de locomotion se fait grâce à la voie ferroviaire. Il est plus utilisé dans *Le Bachelier* contrairement aux autres livres de la trilogie. C'est le moyen de transport de prédilection sur des longues distances par le personnage principal. Dans ce second livre, Jacques Vingtras, résidant à Paris, effectue un voyage à Nantes en train, d'abord, à la demande de son père quelques jours après les émeutes suite au Coup d'État de décembre :

(21)-« On prétend à Nantes que j'étais parmi les insurgés et que j'ai été blessé à une barricade [...] J'ai pris le train [...] Mon épaule se gèle dans ces wagons ouverts au vent. » [Vallès : 1970, pp. 134-135]

Il emprunte encore le train de Paris pour Puy, cette fois, après les supplications de sa mère souffrante suite à sa rupture avec son mari. C'est grâce à ce non-lieu qu'il rallie ces différentes villes françaises. Le repérage suivant confirme ce déplacement de Jacques Vingtras :

(22)-« Me voilà en route ! La locomotive est déjà à 150 lieues de Paris !... La vue des villages qui fuient devant moi suscite en moi tout mon passé d'enfant. » [Vallès : 1970, p. 259]

Cet espace se transforme par moment en un lieu de souvenir comme le montre la seconde partie de l'énoncé. Pour comprendre cet extrait, il faut se référer à l'histoire du *L'Enfant* parce que toute la petite enfance du narrateur se passe dans la province du Puy. L'on peut ainsi comprendre ce flux de souvenirs évoqué par le personnage principal en apercevant les villages. L'intérieur du train en tant que non-lieu de souvenir se consolide encore lorsque Jacques Vingtras reprend ce moyen de déplacement pour retourner à Paris :

(23)-« Pendant un arrêt, je suis bien resté cinq minutes, hésitant, prêt à lâcher le train qui me menait sur Paris pour attendre celui qui me ramènerait au Puy. » [Vallès : 1970, p. 268]

Le train met en évidence tout l'attachement du personnage principal à sa terre natale. Un autre espace nouveau se donne dans la trilogie.

### 2.2. *Le bateau*

Dans la trilogie romanesque de Jules Vallès, l'espace marin se compte au nombre des éléments constitutifs de la configuration spatiale dans l'ensemble. Il met en évidence un non-lieu, le bateau. Cet espace est utilisé par la famille Vingtras pendant qu'elle regagnait Nantes, nouveau lieu de fonction du père

appelé pour occuper la chaire de grammaire laissée vide par un professeur. Pendant leur déplacement pour leur nouvelle ville de résidence, c'est par la mer, qu'elle transite pour rejoindre Nantes. Cet espace flottant fait office de non-lieu en ce sens qu'il est destiné à accueillir provisoirement les passagers. Le narrateur, au cours de ce voyage, décrit les différents mouvements sur le bateau :

(24)-« Nous courons d'un bout à l'autre : nous hélons le mécanicien, nous tourmentons l'homme du gouvernail, nous touchons aux cordages [...] La journée fuit. Le soir arrive ! Nous laissons prendre comme des hommes par la mélancolie du crépuscule ; les jours froids, avec un frisson dans le cou, nos grands cheveux secoués par le vent, nous regardons le sillon que creuse le bateau dans sa marche, nous fixons les premières étoiles qui, tremblent au ciel, et nous suivons dans l'eau moirée les trainées de lune. La machine fait poum, poum ! C'est la cloche qui parle à présent: nous approchons du pont ... » [Vallès : 1992, pp. 227-228]

Pendant le voyage, le bateau devient, pour les passagers un lieu de rencontre, de retrouvailles et d'échange. Par exemple, Chanlaire, un ancien pion de Puy et collègue de M. Vingtras, se retrouve par hasard à bord. Dans le même bateau, il y a aussi :

(25)-« des sous-officiers qui allaient en congés, et avaient aussi rencontré des camarades [...] De la gaieté, des rires comme je n'en ai jamais entendu de si francs ! » [Vallès : 1992, p. 223]

Pour le narrateur, le bateau devient, pour la circonstance, un lieu d'affranchissement, un espace de liberté. Cela est possible à cause de l'absence de sa mère malade et réfugiée dans une cabine. Les relations entre le petit Jacques et ses parents ont toujours été, de façon implicite, conflictuelles. Ce malaise de madame Vingtras facilite les conditions d'épanouissement et de libre mouvement de l'enfant sur le bateau.

### 2.3. La diligence et le fiacre

La diligence et le fiacre sont les dernières figures du non-lieu mobile que nous relevons dans les textes vallésiens. En tant que moyen de déplacement rapide des personnages dans l'espace urbain, ils jouent un rôle important. En effet, ces deux engins roulant sont destinés à transporter les voyageurs. Autrefois, pour ce qui concerne la diligence, elle était une voiture transportant même des voyageurs sur des chemins de fer avant de définitivement faire place au train. Dans *Le Bachelier*, le personnage principal à l'intérieur d'une locomotive pour Paris fait mention de ce changement :

(26)-« Je ne sais à quel moment on a transporté la diligence sur le chemin de fer [...] » [Vallès : 1970, p. 49].

Quant au fiacre, il assure le même rôle que la diligence en facilitant la mobilité urbaine. Les fiacres étaient ce que sont les taxis de nos jours. Ce sont en

réalité des voitures de louage pour courses rapides et conduites par des cochers. Dans *L'Enfant*, après les jours sombres de Jacques Vingtras à la pension Legnagna, c'est à l'aide d'un fiacre que ce dernier en compagnie de sa mère regagne le bureau de la diligence où étaient stockées ses malles. Le passage ci-dessus en est une illustration:

(27)-« On quitte la pension. Je ne sais comment. On prend un fiacre pour aller rejoindre les mailles que ma mère a laissées au bureau de la diligence. » [Vallès : 1992, p. 320].

### **Conclusion**

En définitive, il convient de retenir que dans le roman français du XIX<sup>e</sup> siècle, même si Marc Augé les théorise bien après le XX<sup>e</sup> siècle, les figures de non-lieux se donnent à bien des égards. La lecture de ces différents textes laisse entrevoir deux catégories de non-lieu. Les non-lieux fixes et les non-lieux mobiles. Pendant que les premiers sont marqués par la fixité, les seconds sont mobiles. Le flux de ces nouveaux espaces dans les textes littéraires en vue de la reconstitution de l'espace romanesque permet de montrer que ces non-lieux peuvent être analysés au même titre que les espaces classiques et surtout de mettre en évidence le fait que le réseau spatial dans l'ensemble est à considérer dans la logique d'une unicité ou dans une certaine mesure de complémentarité. La notion d'espace mobile met en exergue l'idée de dépassement des lieux ou espaces classiques perçus en tant qu'entité statique ou immobile. Ces nouveaux espaces incluent des lieux qui se déplacent, qui bougent d'un endroit à l'autre pour permettre le mouvement rapide des individus.

### **Références bibliographiques**

#### **Corpus**

Vallès Jules, 1992, *L'Enfant*, Le Livre de Poche.

Vallès Jules, 1970 *Le Bachelier*, Garnier-Flammarion, Paris.

Vallès Jules, 1970, *L'Insurgé*, Garnier-Flammarion, Paris.

#### **Ouvrages**

AUGÉ Marc, 2010, « Retour sur les non-lieux : Les transformations du paysage urbain », *Communications*, n° 87, pp. 171-178, [En ligne] consulté le 12 avril 2020, Url : <https://doi.org/10.3917/comm.087.0171>.

AUGÉ Marc, 1992, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, Paris.

PEREC Georges, 2000, *Espèces d'espaces*, Galilée, Paris. MITTERRAND Henri, 1980, *Le discours sur le roman*, Presses Universitaires de France, Paris.

TRAORÉ Yaya, 2016, « Les non-lieux ou réflexions sur une anthropologie du quotidien chez Michel Houellebecq », *Les cahiers du Grathel*, n° 3, pp. 139-162. Université Félix Houphouët-Boigny. [En ligne] consulté le 18 juin 2020, URL : <http://grathel.org/index.php/cahiers-du-grathel?task=download&id=3>